



4 juillet 1944

25 juillet 44

FITO est au maquis, avec ses camarades, les alliés avançant lentement sur le front du débarquement. Nous sommes seules, maman et moi avec le petit Michel qui a 8 ans, dont le père est prisonnier de guerre en Allemagne et que sa maman, travailleuse en usine, nous a confié loin de Paris et des privations, tandis que son frère Roland fait des séjours à Saint-Claude-de-Diray chez un autre oncle.

Je rentre de mission dans l'après-midi, et ne remarque rien d'anormal.

A la tombée de la nuit, nous détournons dans le pré en face de la maison machine à écrire et ronéo avec flacons d'encre, qu'Eric de Sparre a pu dérober chez les Allemands installés dans une maison voisine de la leur, rue des Minimes. Jardel doit venir le lendemain récupérer ce matériel que nous cachons sous le foin entassé sur une plate-forme dans le garage. Il est tard et je conseille à maman de laisser au garage l'échelle qui nous a servi. Elle trouve plus sage de la remettre à sa place dans le jardin. Il est environ minuit et nous nous apprêtons à aller nous coucher. Il fait un très beau clair de lune.

Soudain des coups de feu tout près. Nous avons peur, des soldats allemands parlent sur la route, il y a de la lumière chez nous, nous ouvrons la porte et ils sont déjà près des marches, regardant s'il n'y a pas des traces de sang.

Nous apercevons le vélo sur la route, nous le reconnaissons. Nous rentrons à la maison, avec l'espoir qu'il ait pu s'échapper.

Les sirènes sonnent pour une alerte aviation, nous mettons nos brassards de la Croix Rouge pour nous rendre chez madame de Lauzières où se réunissent les secouristes près de Madeleine Viotte, infirmière de la Croix Rouge. Il faut réveiller Michel. Nous sortons, 4 ou 5 Allemands s'affairent près du fossé et du ponton, de l'autre côté de la route. L'un d'entre eux dit à maman « Madame, vous venir Français Kapout ». Je crie et laissant maman, je pars en vélo aux Belleries. Je croise de tout jeunes Allemands emportant le vélo de mon frère en riant. Quand j'arrive chez les Lauzières, on a entendu les coups de feu et mes cris. Madeleine est à la porte de la rue et me

prend dans ses bras, je suis anéantie. Elle, l'infirmière, appelle l'hôpital de Blois et elle ira chercher FITO pour l'y emmener.

Il a réussi à se jeter dans le fossé, après s'être traîné sur une dizaine de mètres. Il a reçu 2 balles, car les 2 patrouilles allemandes venaient de se croiser dans le tertre et il s'est trouvé pris en tenailles. Nous avons su plus tard que des soldats étaient arrivés dans la journée, étaient logés dans le parc du château de Saint-Gervais, d'où l'organisation des patrouilles. Restée seule dans le fossé, les Allemands sur le petit pont, ma mère a réussi à retirer le revolver de la poche de FITO tout en assurant les Allemands qu'elle ne le connaissait pas, alors que son manteau était imprégné du sang de son fils, vidé par l'artère fémorale sectionnée. Elle a voulu retirer les balles, mais cela a fait du bruit. Un Allemand a braqué son arme sur elle, en lui ordonnant de sortir du fossé. Elle a pu alors prendre son vélo et venir nous retrouver avec le petit Michel qui est resté dormir chez les Lauzières.

A la fin de l'alerte, nous sommes rentrées. Il fallait cacher tout ce qui était compromettant dans la bonne cachette que nous avions dans les cabinets, sous le siège en bois « toutes les photos de FITO, en particulier » puisque nous étions censées ne pas le connaître. Nous avons mis le manteau de maman à tremper dans un seau d'eau, puis sommes allées nous reposer un peu. Il allait nous falloir beaucoup de force et de ruse.

Le 5 juillet 1944 à 7 h du matin, maman était partie chez les Lauzières, chez le Maire M Segouin afin qu'il ne reconnaisse pas FITO. Il nous fallait un peu de temps, si nous ne voulions pas voir tomber nos camarades. Jardel était prévenu, et maman ne revint pas à la maison.

Vers 9h du matin, de jeunes soldats allemands cernent la maison et 4 ou 5 feldgendarmes, des hommes entre 30 et 40 ans, se présentent à la porte. Pendant une heure, ils vont fouiller la maison, meubles, tiroirs, etc... mais sans mettre de désordre. Je leur dis que j'ai un frère qui nous a quittées car il les admirait et que nous n'étions pas d'accord. Ils ont la preuve devant les photos d'avions au mur de sa chambre. Ils me demandent une photo et je leur montre celle de mon oncle Bernard, qui est alors prisonnier de guerre en Allemagne. Dans le garage ils me demandent s'il y a une échelle – quand je leur dis qu'elle est dans le jardin, ils n'insistent pas. Et je m'aperçois que les flacons d'encre à ronéo sont restés sur le marchepied de la voiture.